



Bulletin de méthodologie sociologique

Bulletin of sociological methodology

87 | 2005
July

La « socio-anthropologie » : champ, paradigme ou discipline ?

Regards particuliers sur les entretiens de longue durée ou d'observation

Salvador Juan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bms/869>

ISSN : 2070-2779

Éditeur

Association internationale de méthodologie sociologique

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2005

Pagination : 61-79

ISSN : 0759-1063

Référence électronique

Salvador Juan, « La « socio-anthropologie » : champ, paradigme ou discipline ? », *Bulletin de méthodologie sociologique* [En ligne], 87 | 2005, mis en ligne le 04 juin 2008, consulté le 30 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/bms/869>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© BMS

La « socio-anthropologie » : champ, paradigme ou discipline ?

Regards particuliers sur les entretiens de longue durée ou d'observation

Salvador Juan

- 1 De plus en plus de textes se revendiquent explicitement¹ ou implicitement² comme « socio-anthropologiques ». C'est la volonté, affirmée par certains sociologues, d'étudier les sociétés contemporaines sans renoncer au regard et à la mémoire de l'anthropologie, en insistant surtout sur ce que le symbolique offre d'irremplaçable en matière de connaissance, qui caractérise les auteurs tenant à former un nouveau paradigme ou qui se laissent complaisamment classer sur ce mode.
- 2 Kant (1798, 12) situait déjà l'observation, qu'elle soit directe ou indirecte (récits de voyages, récits historiques ou biographiques et fiction écrite), au cœur de la démarche anthropologique. Mais dans les sociétés réunissant moins des identités culturelles dans un espace cohérent, les protocoles associés à l'observation par immersion – la principale méthode anthropologique – sont devenus presque toujours inapplicables en toute rigueur, d'où le recours à des adaptations telles que l'observation intermittente ou l'entretien approfondi de longue durée, techniques qui se confondent de plus en plus.
- 3 Si l'objet ou le contenu de cette hypothétique nouvelle discipline est nécessairement composite et surplombant, c'est par la méthode que l'on peut tenter de cerner une éventuelle spécificité, en particulier par la fusion des techniques d'observation et d'entretien. C'est pourquoi nous avons choisi cet angle d'attaque pour le bilan, s'appuyant sur quelques textes récents, que nous proposons ici. On verra, chemin faisant, que le terme socio-anthropologie désigne finalement un recouvrement, voire une fusion, des deux disciplines qui n'est pas sans soulever quelques questions.

La « socio-anthropologie » assumée et sa méthode

- 4 Parmi les « militants » de la cause socio-anthropologique, on ne peut vraiment distinguer ceux qui cherchent une fusion des disciplines et ceux qui revendiquent une double identité car les positions, à quelques exceptions près, ne sont pas aussi tranchées. L'ouvrage de Bouvier³ (2002) plaide pour une nouvelle formalisation de la sociologie et de l'anthropologie. Il rappelle opportunément que les durkheimiens sont les premiers à avoir utilisé les termes de socio-anthropologie ou de anthropo-sociologie comme appartenant à une sociobiologie à leurs yeux critiquable. De nombreux anthropologues, sociologues ou ethnologues « du proche », surtout des francophones, utilisent, selon Bouvier, la « sémantique de ce nouveau champ ». Sa recension va des chercheurs spécialisés dans le domaine religieux, de la vie quotidienne, du développement⁴, des organisations ou des innovations à des démographes comme Le Bras. Bouvier consacre – c'est suffisamment rare pour être souligné – tout un chapitre⁵ à la méthode. La méthode socio-anthropologique relèverait classiquement de l'approche qualitative : entretiens, observation, comparaisons mais aussi, précise-t-il, des techniques qu'il nomme « l'autoscopie, l'observation distanciée et l'endoréisme ». Après avoir rappelé que la méthode comparative, qui avait des origines colonialistes, est devenue impraticable telle quelle du fait des « contextes métissés du contemporain », Bouvier en vient à ce qu'il nomme « l'autoscopie de Soi et des Autres ». Il s'agit de tenter de comprendre comment les individus et les populations s'auto-identifient. Ce « regard porté sur soi-même » doit abolir la distance ethnocentrique par laquelle l'observateur travestit souvent la culture de l'observé. C'est non seulement le journal du chercheur mais aussi toutes les productions par lesquelles l'agent s'exprime en l'absence de l'observateur : écrits (lettres, poèmes, manuscrits divers, etc.) objets construits, créations artistiques. L'autoscopie peut également être collective : tracts, journaux, productions diverses, ce que Bouvier nomme des « ensembles populationnels cohérents ». Reprenant à son compte les conseils de Mauss (1947), il précise que la socio-anthropologie requiert l'absence de grille d'interprétation conçue au préalable : la démarche doit être inductive, ouverte à l'imprévu, à l'instar des protocoles souvent souples de l'Ecole de Chicago. Enfin, le socio-anthropologue sera spécialement attentif aux mouvements qui dynamisent la société : les phénomènes émergents, sous-terrains, extra-institutionnels d'une part (qui peuvent aussi relever d'une mémoire collective en latence, ce qui est désigné par le terme endoréisme) et, d'autre part, les rapprochements plus ou moins « abrasifs » ou les construits d'action collective (dits « pratico-heuristiques »). En d'autres termes, les sédimentations collectives et les marges de l'institué seraient au cœur de cette « nouvelle démarche ».
- 5 D'autres auteurs, souvent connus entre-eux et formant donc un « paradigme » au sens le plus concret que donne Kuhn (1962) à ce terme, sont concernés ; par exemple Gras, Le Breton, Scardigli... Dans les champs plus spécifiques, on trouve une volumineuse littérature se présentant comme anthropologique tout en restant sociologique ou réciproquement. C'est le cas de la sociologie urbaine où des ouvrages comme celui d'Anne Raulin ou de Josepa Cuco évoquent indistinctement les travaux sociologiques ou anthropologiques. Pour Raulin, le « regard spécifique sur la ville » de l'anthropologie est surtout cerné méthodologiquement lorsqu'elle évoque l'Ecole de Chicago, référence que la sociologie revendique également (Chapoulie, 2001). Les techniques spécifiquement anthropologiques regrouperaient : « des matériaux écrits (...), journaux locaux,

communautaires ou associatifs systématiquement dépouillés (...). Le courrier privé peut faire l'objet de lectures rémunérées et l'écriture d'histoires de vie est, dans bien des cas, encouragée ». Elle ajoute (2001, 48) à cet ensemble de techniques « l'entretien souvent informel » et même quelques sources statistiques. Elle précise que cet empirisme a mené à la « sociologie dite qualitative ». De fait, ces anthropologues, ayant écrit toutes deux un ouvrage d'anthropologie urbaine, ne distinguent pas cette « sociologie qualitative » de l'anthropologie et donc – on pourrait dire la même chose des auteurs évoqués ci-dessus – célèbrent déjà l'union de la sociologie et de l'anthropologie. Mais cette union maintient-elle les différences, comme dans un couple, ou la fusion amoureuse mène-t-elle au syncrétisme, comme formation d'un seul sujet-objet ? Leur réponse indirecte est qu'une partie de la sociologie, celle qui utilise des techniques d'ordre qualitatif (longtemps vécue comme dominée) se confond désormais à une partie de l'anthropologie, celle (de plus en plus dominante) qui s'intéresse au monde contemporain.

- 6 Certains auteurs répondent à notre question en militant plutôt pour le maintien des frontières assorti de la libre circulation des chercheurs des deux côtés d'une « douane épistémologique » très tolérante. Bien entendu, il faudrait traiter ici, pour être un peu plus complet (au sein de la francophonie), des sociologues de l'Afrique, comme Balandier, Bastide, Rivière, Duvidaud et bien d'autres, souvent classés en anthropologie du fait que leur terrain était exotique mais publiant de nombreux travaux de sociologie, ou encore d'anthropologues de cœur et de formation ayant écrit des livres de sociologie, comme Edgar Morin, Louis-Vincent Thomas ou Martine Ségalen. La place nous manque et notre orientation méthodologique nous conduit à relever seulement quelques textes jalonnant, au plan des protocoles empiriques effectivement mis en œuvre, le processus de fusion des deux disciplines.
- 7 Dans un manuel d'anthropologie, (1995, 20-27) Rivière donne quelques éléments de méthode : autobiographie en situation de voyage « exotique », observation participante (directe ou indirecte, immergée ou non), recours aux informateurs et constitution de monographies. Mais le même auteur écrivait, vingt ans plus tôt (1978), un ouvrage théorique de sociologie « dynamique » où la méthode, peu abordée, est plutôt désignée : analyse des conflits, des tendances, panels (enquêtes répétées sur un même échantillon), construction secondaire d'indicateurs composites à partir de données pré-agrégées... Au début de son ouvrage plus récent (2000, 8) Rivière cite rapidement les techniques utiles : celles, évoquées ci-dessus, caractérisant l'anthropologie, auxquelles il ajoute les témoignages et la documentation écrite. On notera que Rivière passe d'une discipline à l'autre mais en désignant des techniques spécifiques dans chaque cas.
- 8 Un auteur comme Desjeux appartient sans conteste à la socio-anthropologie en actes même s'il ne mentionne pas le terme. Dans un petit livre récent (2004), il s'attache à distinguer les échelles d'observation utilisées, selon lui, dans toutes les sciences sociales et à montrer comment s'applique cette distinction dans des recherches de terrain portant surtout sur les innovations techniques, leur diffusion dans la sphère du travail et de la consommation. Prônant le « relativisme méthodologique », il s'appuie sur la distinction fréquente entre les niveaux macro, méso et micro du social et affirme que la réalité change avec l'échelle d'observation. En tant qu'anthropologue⁶ faisant de la sociologie (avec Crozier par exemple), Desjeux dit privilégier « le point de vue micro-social » (p. 9). Concrètement, les techniques utilisées sont l'entretien et l'observation directe (y compris les descriptifs d'objets matériels ou d'ingrédients utilisés au quotidien), quelquefois l'analyse d'articles de presse. Desjeux est particulièrement attentif au monde des objets et

applique, ce faisant, les conseils que donnait Mauss (1947) en la matière. L'« enquête qualitative » (p. 76) est donc privilégiée, même s'il utilise aussi des résultats d'enquêtes quantitatives pour accéder à un imaginaire débusqué tant dans les médias que dans la sphère domestique. Au total, « la méthode des échelles implique un comportement agnostique qui relève souvent de l'ascèse personnelle » (p. 95) et donne une position à l'observateur, ce qui relativise donc la portée de ses énoncés, leur valeur de généralisation.

- 9 Avec une tout autre expérience, une sensibilité et des objets de recherche très différents, Le Breton prend une position méthodologique très proches de celle de Desjeux : le travail de terrain est essentiellement réalisé du point de vue de la microsociologie. Son manuel, récemment publié (2004), sur l'interactionnisme témoigne de l'attachement à un regard qui ne peut se justifier qu'en termes d'échelle et de choix d'une approche compréhensive. La « concrétude des relations interindividuelles » (p. 6) serait la particularité de cette microsociologie dont Le Breton va chercher les racines chez Simmel et, largement, dans l'Ecole de Chicago. Cependant, cette sensibilité n'interdit d'aucune manière à Le Breton, dans ses autres ouvrages⁷, d'utiliser des techniques très différentes de celle de l'observation directe nécessaire à la microsociologie interactionniste, par exemple l'analyse documentaire (beaucoup d'articles de presse mais aussi de romans) ou l'utilisation des statistiques et des résultats de sondages. La question de l'échelle à laquelle se situe le regard (pour parler comme Desjeux) est donc cruciale. A cet égard, Javeau – pour qui la distinction entre sociologie et anthropologie est artificielle et « ne relève que des partitions universitaires »⁸ – tient à s'émanciper de la question des niveaux d'appréhension des faits sociaux, même si l'essentiel des son référentiel est classé dans ce que l'on nomme la « micro-sociologie ».
- 10 On peut déjà relever ici un paradoxe : les chercheurs se disant adeptes de la socio-anthropologie ou la pratiquant de fait privilégient la microsociologie, à l'instar de l'Ecole de Chicago (réfèrent presque toujours mobilisé à titre identitaire), alors que les représentants canoniques de l'anthropologie, tels que Mauss, Malinowski, Lévi-Strauss ou Balandier préconisent un regard transversal – Lévi-Strauss qualifiant même l'anthropologue d'« astronome des sciences sociales »⁹ – sans le moindre doute d'échelle « macro ». Ces pères de l'anthropologie sociologique ne peuvent être tous catalogués ni par le fonctionnalisme ni par le structuralisme, ce qui serait une solution commode pour résoudre le paradoxe. N'assiste-t-on pas, par conséquent, à une réduction du champ visuel des chercheurs socio-anthropologues à mesure qu'ils passent de l'observation des sociétés dites exotiques, plus petites et cohésives, à celles de leur environnement immédiat, donc des sociétés plus grandes et éclatées ? Mais une socio-anthropologie qui n'évoquerait ni la culture en général, ni les institutions ni les structures sociales est-elle envisageable ? Si oui, il faudrait se demander d'où surgissent les symboles et la mémoire collective... L'adversaire de Lévi-Strauss, Gurvitch, prenait bien soin de distinguer des paliers sans les isoler les uns des autres, sans les réifier. Peut-on reconstituer le tout social à partir des seules interactions ? C'est finalement la question indirectement posée par ces textes.
- 11 Mais entrons un peu plus dans le détail de certains travaux de terrain correspondant, sans que les chercheurs concernés le revendiquent particulièrement, à ce « champ » en latence. Le présupposé commun des auteurs évoqués ci-dessus et de ceux dont on va traiter maintenant est cette correspondance de la partie et du tout (que les quantitativistes traitent surtout sur le mode de l'échantillonnage), le choix

méthodologique étant d'éclairer la partie dans une relation d'observation tenant du face à face et donc utilisant l'entretien.

Des expériences de terrain récentes et originales en matière d'entretiens approfondis tenant de l'observation verbalisée

- 12 Etudiant des segments de son propre milieu sociétal, soit le chercheur socio-anthropologue parle, en déclinant son identité de chercheur, avec des personnes représentatives du phénomène qui l'intéresse, soit il garde à son statut une certaine opacité et se contente d'observer sans trop perturber le cours des choses. On s'intéresse ici au premier cas de figure surtout mis en œuvre, jusqu'à présent en Sciences sociohumaines, par les techniques de l'observation immergée (transparente en tant que le chercheur est perçu comme tel) et de l'entretien. Or, ces deux techniques qui se rattachent toutes deux à une sensibilité plus compréhensive qu'explicative, sont opposées sur l'axe du degré de stimulation expérimentale du « matériau » humain étudié ; c'est précisément cette opposition qui est remise en cause avec la socio-anthropologie. Les entretiens « répétés », approfondis ou d'observation tendent à fusionner ces deux univers méthodologiques¹⁰ tout en affaiblissant volontairement le clivage sujet cherchant / objet de la recherche. Partons de cette observation directe au cœur de la méthode anthropologique pour montrer comment elle peut rejoindre certaines formes d'entretien.

De l'observation directe à l'entretien

- 13 Les techniques de la socio-anthropologie prétendent gagner en profondeur ce qu'elles perdent en extension sans, pour autant, se réduire ni à ce qu'a été l'anthropologie, ni à une sociologie qualitative. A cet égard, l'observation par immersion durable dans un milieu circonscrit et cohérent étant de plus en plus difficile à mettre en œuvre, la technique la plus conforme à l'habitus professionnel des anthropologues, et néanmoins pleinement sociologique du fait de ce côté expérimental, devient celle de l'entretien approfondi au protocole répété (repetitive interview pour les anglo-saxons ou encore deep interview). Il est donc légitime de lui accorder une place particulière dans cet article.
- 14 L'entretien répété ou de longue durée à protocole formé de rencontres successives – peut-être faudrait-il le nommer « l'entretien d'observation » tant la proximité entre les deux techniques est grande dans ces cas – s'apparente aux interrogations récurrentes de l'informateur privilégié par l'ethnologue sur le terrain mais, concernant des personnes appartenant à la même société et parlant la même langue que le chercheur, il relève aussi du procédé le plus classiquement sociologique. La quantité des cas important peu, on creuse et exploite au maximum ce que la personne a intériorisé. Le postulat implicite est celui du caractère « hologrammique » des êtres humains : le tout serait dans la partie et en approfondissant l'examen de cette partie, on atteindrait le tout. Cette recherche est tellement profonde et longue, que plusieurs entretiens de la même personne sont nécessaires.
- 15 Ce n'est pas un hasard si l'un des socio-anthropologues en acte les plus connus, Balandier, traite de cette technique dans ses notes et chroniques de la littérature sociologique¹¹.

Pour Balandier évoquant Lahire, « les études de cas représentent les trois quarts du texte, sans que chacun prenne la forme d'une narration linéaire. Il ne s'agit pas de rapporter des parcours de vie révélant une continuité, mais de faire apparaître des principes de comportement à partir de thèmes révélateurs (...). Le but des entretiens répétés, diversifiés, est donc de provoquer ce surgissement, de manifester la variation des comportements selon les individus et les modes de leur socialisation, leurs relations inter-individuelles respectives, les contextes et les problèmes posés par l'adaptation ou le décalage des dispositions requises » (2002). Explicitons les enjeux de ce que Balandier nomme les « entretiens répétés » pour désigner ce protocole particulier.

- 16 Différents chercheurs francophones, tels que Delcroix, Coenen-Huther, Lahire, Bidart et Lavenu, ont utilisé cette technique qui est mentionnée dans plusieurs articles de la revue *Socio-Anthropologie*¹². Les entretiens de longue durée ne relèvent ni de la pure synchronie, ni des reconstructions biographiques, ni des analyses longitudinales à proprement parler mais ils tiennent un peu des trois. On peut le constater en examinant des ouvrages de chercheur écrits à partir de l'utilisation de cette technique dans leur protocole empirique. Cependant, la durée est plus ou moins longue et le suivi temporel plus ou moins systématique. De sorte qu'il est légitime de distinguer les travaux qui s'inscrivent vraiment dans une logique longitudinale de ceux qui proposent plutôt une synchronie que l'on pourrait néanmoins qualifier de dilatée.
- 17 Voici donc quatre exemples substantiels tirés de la littérature française récente : deux qui relèvent plutôt d'un regard synchronique et deux qui sont de nature longitudinale.

Les entretiens de longue durée dans les approches synchroniques

- 18 Les deux chercheurs que nous classons dans cette première catégorie, Coenen-Huther et Lahire, sont bien différents mais ont aussi des points communs. Le premier, plus âgé, est proche de la sensibilité des boudonniens (bien que sensible aux apports d'une sociologie plus déterministe) et s'inscrit plutôt dans la tradition weberienne, alors que le second, de vingt ans son cadet, se rattache plutôt à l'école bourdieusienne (bien qu'ouvert à un certain actionnalisme) et à la lignée durkheimienne. Leur point commun est l'attrait tant pour la théorie que pour le travail de terrain et l'utilisation, à peu près au même moment¹³, de la technique des entretiens de longue durée. C'est ce dernier aspect qui nous intéresse ici. Dans les deux exemples, l'échantillon d'individus distincts, nécessairement réduit – six cas pour le premier (dont un couple), huit pour le second –, s'est construit en partie par intermédiaires, les premiers interviewés générant les noms des suivants ; il est constitué d'individus appartenant à la classe populaire chez Coenen-Huther et plutôt de représentants des classes moyennes ou supérieures chez Lahire (sauf deux personnes). Ce dernier aspect donne une valeur supplémentaire à notre comparaison. Les deux livres sont essentiellement composés de compte-rendus descriptifs des divers cas entrecoupés par des interprétations courtes. La formalisation protocolaire est beaucoup plus relâchée chez Coenen-Huther qui fait deux ou trois entretiens successifs (sauf dans un cas) et aborde les thèmes de manière plus désordonnée et moins directive, alors que Lahire applique la même grille, un peu plus thématiquement directive ; une grille sextuple, en tant que chaque personne est systématiquement interviewée six fois dans son échantillon.
- 19 Avec un échantillon plus homogène que le suivant, le livre de Coenen-Huther est paradoxalement plus diversifié au plan thématique : il aborde une grande quantité de

questions dont le principe d'unité relève finalement de ce que l'on pourrait nommer, après Hoggart, la « culture du pauvre ». Au sein de cet univers, on dira que se dégage un trait dominant : la sociabilité particulièrement faible et la figure du retrait sur la sphère domestique du logement. Mais cet aspect de contenu est ici secondaire, par rapport à la méthode qui, en l'espèce, s'apparente à un ensemble de conversations relativement informelles et prenant un caractère flottant parfaitement assumé ; Coenen-Huther les qualifie d'entretiens « libres » (p. 33). Peu protocolarisé, le propos se traduit cependant par une attention particulière aux aspects méthodologiques : dans chacun des six cas de figure, le chercheur synthétise le résultat et aborde spécialement les « questions de méthode ». Dans ces apartés, Coenen-Huther décrit tant la prise de contact que les conditions de réalisation de l'entretien, ce qui le conduit bien au-delà des aspects techniques puisqu'il montre, par exemple, que l'absence volontaire de la femme lors des entretiens ou son implication forte dans les relations de voisinage appartiennent à la culture populaire ; ou encore il décrit malicieusement la manière dont les enquêtés jouent un rôle face au chercheur avec plus ou moins d'improvisation savante. Par ailleurs, un des interviewés est considéré par le chercheur comme « informateur au sens anthropologique du terme », alors alors que les propos d'une autre font l'objet d'un filtrage contrôlé (p. 117-118, 187). Au plan du contenu et des interprétations, il faut souligner que Coenen-Huther ne cherche pas vraiment à expliquer mais plutôt à rendre compte. Les dernières lignes de son livre qualifient ses résultats de diagnostics « en deçà de l'explication » qui ne constitueraient qu'une première étape vers « la compréhension de l'univers social des acteurs ». Mais, dans les pages précédentes, il s'interroge longuement sur le caractère « typique » des enquêtés et précise que les entretiens ne relèvent cette distance au parcours biographique strictement personnel que par rapprochement avec d'autres cas similaires ou distincts¹⁴.

- 20 Enfin, la dynamique de la répétition favorise une inter-connaissance entre chercheur et enquêtés qui permet vraiment d'approfondir et rapproche le procédé de celui qu'utilisent les anthropologues. Le caractère successifs des entretiens permet de constituer une mémoire commune entre l'enquêté et le chercheur, et favorise, après réflexion (conscience ou inconsciente) de l'un et de l'autre, des reformulations plus élaborées de questions ou de réponses tenant du retour sur expérience. Cette expérience commune, insistons sur ce point, installe un rapport de confiance : malgré la distance sociale entre-eux, le tutoiement est fréquent dans les entretiens. Les deux interlocuteurs s'en servent. Ainsi, Coenen-Huther commence-t-il souvent les seconds ou troisièmes entretiens d'une même personne par des phrases du type : « L'autre jour, on parlait de ton copain (...), tu vivais seul à ce moment ? », « Il y a une chose qui m'a frappée la fois passée. Vous disiez que votre mari n'aimait les visites » ou encore « Je voudrais parler encore une fois de votre... ». Mais certains enquêtés également : l'un d'eux ouvrant la séance, avant toute consigne, par une question : « L'autre fois, quand t'es venu, t'aurais pas oublié mes clefs par hasard ? »¹⁵. Tout ces éléments rapprochent ces cas de la construction figurative au sens idéal-typique du terme¹⁶. La question de fond est de savoir à quelles conditions un individu peut être considéré comme représentant d'une catégorie qui le transcende. A la question comment passe-t-on du singulier au générique, les socio-anthropologues répondent que l'un et l'autre sont indissociables...
- 21 Dans une histoire de vie, « il n'y a pratiquement aucune spontanéité absolue ». Lahire, (2002, 391) le relève en évoquant le fait que les « récits de soi », dans les entretiens successifs, sont pré-élaborés par les personnes au cours des multiples occasions dont

chacun dispose, tout au long de sa vie, pour réaliser une très goffmanienne mise en scène de soi (amis, collègues, conjoint, enfants, famille élargie, etc.). Adeptes de l'entretien répété qui a le mérite, selon lui, de « produire des connaissances d'un genre nouveau », Lahire rappelle, non sans ironie, que la sociologie ne peut se résumer à une agitation théorique d'idées plus ou moins éthérées qui n'aurait « aucun grain empirique à moudre » ; mais il affirme, sans doute à tort, que « le dispositif méthodologique soutenant ce travail de recherche est inédit (mener une série d'entretiens longs, portant sur des domaines d'activité ou des dimensions de la vie sociale différents, avec les mêmes enquêtés) » (p. 8-9). Notre propos, nous semble-t-il, relativise la valeur de cette affirmation.

- 22 Le concept nodal permettant à Lahire d'articuler les discours et les déterminants sociaux est celui de disposition en tant que produit d'une socialisation et donc d'expériences similaires répétées. Ce qu'il nomme son « dispositif méthodologique » d'entretiens réitérés est indissociable de cette sociologie de la genèse des dispositions puisque les entrevues sont thématiquement orientées selon le même guide (ou plutôt les mêmes six guides) et abordent successivement l'histoire ou l'actualité de l'individu à partir de l'école, le travail, la famille, la sociabilité, les loisirs et le corps. Dans chacun de ces domaines, le chercheur s'attache à faire énoncer les modes d'apprentissage, les efforts ou plaisirs ressentis, les modes d'organisation ou de planification, le rapport aux normes ou à la légitimité, et les capacités (tant individuelles que collectives) d'action ou de mobilisation. Ses conclusions, après examen détaillé des huit cas (à raison de six entretiens chaque fois, soit quarante huit rencontres) et notes de synthèse provisoires sont que les dispositions, en tant que modes d'adaptation, varient au gré des milieux que fréquentent les individus, tout comme le comportement animal chez Darwin¹⁷. Au plan méthodologique, l'entretien prolongé permet de relever les multiples occasions de « mise en scène verbale de soi » au cours desquelles les enquêtés élaborent un récit sur soi qu'ils « servent » au chercheur au cours des entrevues en lui offrant des « clefs d'interprétation » de leur vie (p. 391). L'enquêté met donc d'autant plus facilement en cohérence sa vie face au chercheur qu'il s'est familiarisé¹⁸ avec lui.
- 23 La contrepartie de la grande richesse du matériau obtenu est souvent la difficulté à dépasser l'apparente singularité de chaque vie que la technique accentue, à l'instar des biographies les plus approfondies. La tentation, opposée, de réduire l'information à quelques traits n'est pas à exclure non plus : la typicalité peut aussi relever de la simplification abusive. Lahire le souligne et opte pour une solution en termes d'échelle d'observation (tout comme chez Desjeux). Le changement d'échelle fait apparaître en tant que diversité ce qui ressemblait à une unité, alors que, précise-t-il (p. 403), « chaque individu peut se révéler différent d'un contexte à l'autre ».
- 24 Cette question d'échelles est importante car, avec l'entretien d'observation, l'opposition macrocosme / microcosme ne tient plus. La démonstration de Lahire est claire à cet égard : plus le détail est important, plus se donnent à voir, derrière les expériences vécues, l'univers social dans son ensemble. C'est le présupposé fondamental de la socio-anthropologie et des méthodes qualitatives. Si le tout social est dans la partie individuelle, la partie est également dans le tout. Lahire, tout en cédant à la métaphore trompeuse de la taille des faits sociaux, montre bien que les singularités individuelles soulignées par la technique des entretiens successifs masquent un social commun, contenu dans les aspects les plus singuliers de l'individu : « En ouvrant la focale de l'objectif avec un tel dispositif méthodologique, de manière à couvrir un champ de

pratiques et de domaines d'activités un peu plus large que d'ordinaire, on voit donc bien que les dispositions sont multiples, hétérogènes, de natures diverses et proviennent souvent d'aspects ou de moments de la socialisation très différents » (p. 407). L'analogie avec le photographe est cependant paradoxale, comme l'est l'approche de Lahire : si l'on ouvre la « focale », ne perd-on pas aussi de la lumière au plan du diaphragme se refermant presque toujours ? Laissons cet aspect métaphorique à l'appréciation du lecteur et abordons maintenant l'autre versant de notre investigation méthodologique : les cas d'études à dimension longitudinale programmée dès le départ sous cette forme ou devenue telle par la dynamique de la recherche.

Les entretiens de longue durée dans les approches plutôt diachroniques et longitudinales

- 25 Les entretiens successifs ou d'observation ne relèvent pas exclusivement d'une approche de type radicalement qualitatif dans le cadre de la synchronie. En effet, certaines approches longitudinales se fondent sur des rencontres répétées mais avec une périodicité plus longue que celle des deux recherches évoquées plus haut. Ainsi, il existe un panel longitudinal réalisé par une équipe de chercheurs¹⁹ appartenant aujourd'hui à différents laboratoires. Ce très original panel baptisé « Sociabilité et insertion sociale » vise à comprendre toutes les formes de la sociabilité et de l'entrée dans la vie active et conjugale d'un échantillon de « jeunes » (qui l'étaient au départ) interviewés tous les trois ans. Bien entendu cet échantillon est plus important que les précédents bien que sa taille diminue à chaque phase : 87 jeunes en 1995, 73 en 1998 et 67 en 2001 ; la quatrième vague d'entretiens a été réalisée en 2004 auprès de 60 jeunes initialement âgés de 17-23 ans et ayant aujourd'hui dix ans de plus. Au-delà de la très grande richesse de la base d'informations accumulées²⁰ au fil du temps, l'intérêt tout à fait particulier de ce panel est de réunir et d'articuler un matériau à la fois qualitatif – des entretiens semi-directifs répétés tous les trois ans et retranscrits – et « quantitatif » au sens où des questionnaires accompagnent les entretiens, lesquels sont partiellement formalisés pour un traitement de type statistique. Rappelons que ce qui distingue la mesure, en tant qu'« expérimentation explicative », des autres grands modes d'intelligibilité empirique, en Sciences sociohumaines, est moins la taille de l'échantillon que celle du corpus de variables traitées. En d'autres termes – l'enjeu épistémologique est d'importance –, la distinction qualitatif / quantitatif est sérieusement remise en question à travers ce genre, très rare²¹, de recherches et cela peut avoir également une incidence sur la question qui nous occupe ici, celle des relations méthodologiques entre la sociologie et l'anthropologie. Notons que les chercheurs impliqués dans ce panel ne se vivent pas comme anthropologues (sauf peut-être certains utilisateurs « secondaires ») mais assument pleinement leur identité de sociologue. Au-delà du contenu principal du matériau, le parcours de vie de ces jeunes en phase d'insertion et la place des sociabilités dans leur concrétisation, les chercheurs vivent une expérience humaine très particulière et irremplaçable, de l'ordre du confident (qui quelquefois se mue en conseiller de vie, off record²²), de certains de ces jeunes avec lesquels ils gardent le contact depuis dix ans au moyen de courriers conviviaux entre chaque phase d'entretiens. Sans la reprise et sans le décalage temporel d'entretiens, durant entre trois et douze heures, il serait impossible de percevoir les évolutions graduelles des réseaux de sociabilité ni le processus concrètement vécu d'entrée et d'installation dans la vie, à tous les sens du terme. La

lourdeur du protocole n'a d'égale que l'envergure de la base mise à disposition des chercheurs.

- 26 Citons enfin une expérience de terrain à mi-chemin de l'observation par immersion intermittente – qui ne relève ni de l'immersion classique des ethnologues ni de l'observation flottante –, de l'histoire de vie et de cette technique un peu particulière que nous nommons l'entretien de longue durée²³. Catherine Delcroix, dans la lignée de Le Play et plus encore d'Oscar Lewis, nous propose une monographie de famille. Cette étude détaillée peut être considérée comme un archétype de démarche qualitative : à partir d'un seul cas, pluriel au sens où chaque membre de la famille est une individualité d'ailleurs traitée comme telle (à l'instar de Lewis), sont tirés différentes fils institutionnels. Ce « système institutionnel », introduit à partir et du point de vue de l'acteur, est composé dans grand nombre de secteurs tels que la santé, l'école, la Sécurité sociale, la ville, la prison, les organismes d'action sociale, ceux de l'immigration, etc. Cette famille pauvre est regardée avec sensibilité et sans le moindre misérabilisme ; tout au contraire, l'auteur s'attache à dégager les difficiles capacités d'action et les écarts à la norme (au stéréotype). Le livre apparaît aussi comme un témoignage émouvant et réflexif – la postface d'une des filles de la famille est un document à haute valeur ethnographie réflexive – par lequel le clivage sujet / objet est atténué sans être totalement gommé. En effet, pour pouvoir travailler en profondeur, Delcroix a rencontré cette famille, de 1996 à 1997, une bonne cinquantaine de fois, dormant chez elle, au logement de la famille observée, une fois par semaine à l'époque et dormant encore chez elle à peu près mensuellement de nos jours, ce qui rattache aussi cette recherche au giron des approches longitudinales. La durée de l'investigation est effectivement longue puisque cela fait presque dix ans que cette recherche continue (encore de nos jours). Des liens intimes se sont donc noués et l'auteur a, plusieurs fois entre-temps, invité chez elle des membres de la famille, en particulier pendant les vacances scolaires. La durée de l'observation n'est pas mesurable, pas plus que le nombre des entretiens réalisés et Delcroix nous donne²⁴ vraiment le sentiment de vivre en permanence avec son « objet ».
- 27 Concrètement, après deux premiers entretiens majeurs avec les parents, le chercheur rencontre le père une dizaine de fois et la mère une quinzaine de fois. Par ailleurs, elle réalise des entretiens spécifiques avec chacun des enfants : cinq entretiens avec Leïla (auteur de la postface de l'ouvrage par laquelle la voix se fait aussi regard), deux ou trois, à domicile, avec les autres enfants mais aussi des entretiens en prison pour l'un d'eux. Delcroix qualifie d'entretien « permanent » le travail réalisé avec l'un des frères, dont le pseudonyme est Toufik, au sens imagé où le nombre d'entrevues est impossible à préciser. On pourrait, à cet égard, filer la métaphore et penser qu'il s'agit d'une permanence symbolique. Bien sûr, les entretiens à base de rencontre répétées et les observations intermittentes se réalisent sur le mode de la succession, dans un espace-temps particulier, mais la préoccupation semble permanente dans l'esprit du chercheur... On se rapproche ici, répétons-le, de l'immersion totale des ethnologues sur leurs terrains exotiques.

Chronique technique d'un syncrétisme annoncé

- 28 Mis à part ces quelques exemples, très peu de chercheurs²⁵, à notre connaissance, utilisent cette technique mais ils ont tous la particularité d'être ouverts à l'anthropologie. Certes, si l'on considère qu'il y a solution de continuité entre l'observation directe

intermittente et l'entretien de longue durée ou certaines histoires de vie de type longitudinal, alors la technique perd un peu de sa spécificité et l'on débouche sur un ensemble de techniques constitutif d'un certain rapport au terrain, proche de la monographie, et donc à la fois spécifique aux « socio-anthropologues » contemporains et courant dans d'autres secteurs des sciences sociales et humaines.

- 29 Un méthodologue à l'esprit critique pourrait relever les illusions du mythe de la vie résumée et du caractère lacunaire d'un magma d'informations tenant de la monographie d'un individu mais pour l'élaboration de laquelle le chercheur se contera du discours déclaratif des personnes. D'autres dénonceront l'inévitable tentation « psychologisante » dans les interprétations ; entre le symbolique et la psychologie ou la psychanalyse, il n'y a souvent qu'un pas d'autant plus vite franchi que les singularités individuelles sont nécessairement exaltées. A cet égard, les concepts de représentation et de disposition font l'objet d'usages pour le moins contrastés. La polysémie de ces termes est bien souvent un refuge pour le chercheur, tout comme la notion instable de « mode de vie » ou celle de « style de vie » dans presque toute la littérature sociologique, y compris la plus sérieuse ; la très magique polyvalence de ces termes permet, souvent de manière artificielle, d'interpréter des événements plus ou moins insolites qui apparaissent fréquemment comme chaotiques à cette échelle de lecture.
- 30 Peut-être qu'une analogie permettra d'indiquer le fond du problème méthodologique auquel toute socio-anthropologie ne peut être que sensible²⁶. L'entretien prolongé fondé sur des entrevues successives a la propriété de grossir l'apparente spécificité phénoménale du « point » que chaque individu constitue sous la loupe ou le microscope du chercheur. Or, plus cet outil grossissant est puissant (on a déjà évoqué plus haut l'analogie avec l'idée de focale), plus la matière humaine apparaît dans son détail et risque de brouiller le regard, l'image étant d'autant plus floue que les traits sont dilatés ; alors que l'on croît gagner en finesse, on produit au contraire un matériau grossier parce que grossi. Pour reconstituer le fait social, il faut dépasser l'échelle individuelle mais on peut le faire de deux manières. Le réflexe du sociologue classique, surtout s'il est rompu aux analyses quantitatives des données, consiste à chercher des facteurs externes de transversalisation, à relever des attributs communs à différents sujets, à traquer les similitudes entre les personnes étudiées. Le socio-anthropologue peut prendre une direction exactement inverse pour retrouver des logiques sociales. Ce qui importe alors est l'aptitude à abandonner, provisoirement mais radicalement, l'individu pour mieux s'attacher à comprendre la personne en tant que support – le mot « terminal » serait quelquefois mieux adapté si la notion ne renvoyait à des systèmes socio-techniques un peu déshumanisés – d'objets, de techniques, de réseaux, en tant qu'élément de l'identité d'un lieu fréquenté ou comme vecteur plus ou moins provisoire d'un symbole (croyance, représentation, valeur, opinion, etc.), d'un ensemble symbolique organisé en ethos ou en idéologie. Sans doute est-ce la raison pour laquelle Lahire (2002, 17) s'est donné pour projet d'étudier « la variation intra-individuelle des comportements, attitudes, goûts, etc. selon les contextes sociaux ». Cette dilution partielle de l'identité individuelle ne revient-elle pas à céder à la tentation structuraliste ? Non, si le chercheur n'évacue pas les capacités d'action, de résistance, de transgression ou de rupture à l'égard des facteurs de l'ordre social. A cet égard, Lahire précise, à propos du même individu, que ce n'est « pas exactement la même personne qui parle dans les différents moments de l'entretien », mais aussi que les diverses pratiques et attitudes d'un individu singulier ne sont pas réductibles à une formule génératrice (p. 42-43). Ajoutons que tous les auteurs évoqués ici

reconnaissent aux personnes une capacité de distanciation par rapport aux (voire d'action sur les) situations sociales. Mais, au-delà de ces orientations, peut-on parler de champ de la socio-anthropologie ?

- 31 En matière de connaissance, tout comme en agriculture, un champ se constitue en identifiant, à la fois et dans un même mouvement, son identité interne et l'extériorité de ses voisinages. Mais si l'agriculteur peut remembrer ou parcelliser pour établir l'identité de sa propriété foncière et doit délimiter le nouveau champ ou en rappeler les limites, le socio-anthropologue ne peut aussi aisément asseoir son champ sur une identité interne et des voisinages externes. Ses difficultés vont bien au-delà de la seule logique cadastrale de l'agriculteur car l'on ne peut se séparer de ce que l'on prétend réunifier ou surplomber.
- 32 La consolidation d'une identité interne étant un processus lent, surtout s'agissant d'une identité collective, il est plus aisé de travailler sur l'extériorité des voisinages : ce que la socio-anthropologie n'est pas ou ne peut pas être ou ce à quoi elle ne peut se réduire. A cet égard, le véritable clivage institué est celui qui oppose quantitativisme et qualitativisme. Beaucoup de choses ont été dites à ce sujet mais on peut tout de même relever celles qui résistent à la critique pour mieux cerner ce qui ne tient pas seulement d'une volonté de mise en chapelle ou en cliques des chercheurs – d'autant moins que plusieurs auteurs évoqués ici, tels que Desjeux ou Lavenu (l'auteur de ces lignes également), sont à cheval sur les deux regards – mais de clarification du débat sur l'identité respective d'approches distinctes entre lesquelles le chercheur peut circuler.
- 33 Loin d'être uniquement définissables par le nombre, les procédures quantitatives combinent trois propriétés : le caractère polymorphe du phénomène ou de la « chose » étudiée, le fait que les facteurs explicatifs sont eux mêmes multiples, transversaux, dilués et la synchronicité du travail sur des relations phénomènes (saisis par des « individus statistiques ») - attributs (de ces individus statistiques). Le point le plus important, le noyau dur du regard quantitatif, qui s'observe toujours, même dans les opérations démographiques de dénombrement, est le découpage en variables de la réalité analysée, découpage essentiel pour la recherche de relations entre attributs. On pourra désigner, en contrepoint, le regard « qualitatif » par une relative homogénéité de la « chose » étudiée ou une moindre dilution de ses composantes élémentaires, par le fait que cette « chose » contient l'essentiel du sens, principe d'endogénéité, ou de sa signification en elle-même et enfin, par le principe de « concrétude » : elle est saisie dans le temps et l'espace réels du mode d'existence des phénomènes et des êtres. C'est une réalité phénoménale contrairement aux faits sociaux transversaux et dilués, abstraits, que saisissent les enquêtes par questionnaire ou les statistiques²⁷. A ces trois principes fondamentaux que sont l'endogénéité, l'homogénéité et la concrétude, on ajoutera le principe (plus ou moins analogue aux hologrammes), déjà évoqué, d'interpénétration réciproque du tout et de la partie. Ce que les chercheurs qualitativistes veulent éviter est le morcellement du sens qui est, à leurs yeux, dilution et perte du sens. Enfin, cinquième principe, les réalités phénoménales que sont les actions, personnes et choses (Mauss rappelle, en 1938, l'origine romaine de cette trilogie essentielle dans son texte sur la notion de personne) sont toutes pénétrées de symboles.
- 34 Précisons cependant que, au-delà de ce clivage, on peut envisager, et il existe d'ores et déjà, des approches quantitatives de matériaux textuels, non seulement sur le mode des dénombrements lexicaux qu'utilisent les politologues ou les historiens mais aussi de manière plus élaborée par la recherche systématique de relations entre univers sémantiques (Cibois, 1999) ; on a également évoqué plus haut des recherches (Palmade,

Bidart & Lavenue) transformant en variables des passages d'entretiens approfondis et longs²⁸.

Conclusion

- 35 Au-delà des référents presque toujours communs tels que l'Ecole de Chicago²⁹, dans les textes dont on a traité ici, apparaît la réduction des distances entre l'immersion de l'observation et l'entretien à caractère partiellement expérimental, ce qui ouvre la voie à une nouvelle technique hybride d'investigation que l'on peut nommer l'entretien d'observation et qui constituerait le noyau dur méthodologique de la socio-anthropologie lorsqu'elle se propose de comprendre le vif du sujet. Mais les seuls textes et paroles ne sauraient intéresser le socio-anthropologue. A l'appui de cette affirmation, on rappellera à quel point il est important, pour Mauss (1947) de s'appuyer sur les techniques, les images, les objets, à côté des mythes et de l'imaginaire des peuples. C'est bien la signification humaine et donc symbolique tant du langage, des mythes et légendes, que des artefacts, des images et objets d'usage courant ou des outils jusqu'aux systèmes socio-techniques lourds et aux infrastructures, en passant par les machines, qui intéresse la socio-anthropologie ce par quoi elle ne se distingue que partiellement de ses deux disciplines mères, ce qui soulève le problème de l'unité disciplinaire.
- 36 La socio-anthropologie se distingue-t-elle vraiment de ses deux disciplines mères ? Soit on répond non mais on sous-entend que sociologie et anthropologie sont devenues identiques³⁰ tant par leur objet que par leur méthodes et reste donc en suspens la question du nom désignant cette discipline unifiée : sociologie ou anthropologie ? Soit on répond oui en pensant que sociologie et anthropologie restent épistémologiquement distinctes mais que la socio-anthropologie serait, en quelques sortes, leur zone d'intersection ou de recouvrement partiel. Dans les deux cas, cette identité socio-anthropologique revendiquée, explicitement ou non, par des chercheurs des deux disciplines mères relève du signe de leur indifférenciation progressive. De sorte que ceux qui préfèrent la seconde réponse, plus respectueuse de l'histoire de la pensée et de la mémoire collective contenue dans les mots, risquent fort de militer, à leur insu, pour un rapprochement des deux disciplines sous la bannière unique et surplombante de la socio-anthropologie. Tel est l'enjeu de ce terme et de cette volonté syncrétiques affichés qui poussent à enlever le tiret entre les deux parties du vocable et à parler de « socioanthropologie » comme l'une des disciplines des Sciences sociohumaines. Tel était le mobile de ce petit voyage à travers quelques textes récents.

BIBLIOGRAPHIE

- Balandier G. (1967) *Anthropologie politique*, PUF, 1984 ; (1974) *Anthropo-logiques*, PUF-L.G.F., 1985
- Bourdieu P. (ed.) *La misère du monde*, Seuil, 1993

- Bouvier P. Perspective pour une socio-anthropologie du travail, *Sociétés* n° 2, 1984 ; La socio-anthropologie, Armand Colin, 2002
- Chapoulie J.-M. *La tradition sociologique de Chicago*, Seuil, 2001
- Cibois P. Modèle linéaire contre modèle logistique en régression sur données qualitatives, *Bulletin de Méthodologie Sociologique* n° 64, 1999
- Cicourel, A.V. *Method and measurement in sociology*, New York, The Free press, 1964 ; (1968-72) La sociologie cognitive, PUF, 1979
- Cuco i Giner J. *Antropologia urbana*, Barcelona, Ariel, 2004
- Coenen-Huther J. *Observation participante et théorie sociologique*, L'Harmattan, 1995 ; A l'écoute des humbles, L'Harmattan 2001
- Delcroix C. *Ombres et lumières de la famille Nour*, Payot, 2001 (rééd. augmentée Livre de Poche, 2005)
- Desjeux D. *Les sciences sociales*, PUF, 2004
- Javeau C. *La société au jour le jour*, 1991, Bibliothèque Royale de Belgique, 2003
- Juan S. *Les formes élémentaires de la vie quotidienne*, P.U.F. ; 1995
- Juan S. *Méthodes de recherche en sciences sociohumaines. Exploration critique des techniques*, PUF, 1999
- Kant E. (1798) *Anthropologie du point de vue pragmatique*, Vrin, 1991
- Kuhn T.S. (1962) *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, 1983
- Lahire B. *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*, Nathan, 2002
- Le Breton D. *L'adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999
- Le Breton D. *Passions du risque*, Paris, Métailié, 2000
- Le Breton D. *Conduites à risque*, Paris, PUF, 2002
- Le Breton D. *L'adolescence à risque*, 2002, Paris, Hachette, 2003
- Le Breton D. *L'interactionnisme symbolique*, PUF, 2004
- Lévi-Strauss C. (1958) *Anthropologie structurale*, Plon Agora, 1985
- Mauss M. (1947) *Manuel d'ethnographie*, Payot, 1996
- Mauss M. (1938) Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de « moi », in *Sociologie et anthropologie*, PUF, 1980
- Palmade J. (dir.) *L'incertitude comme norme*, PUF, 2003
- Raulin A. (2001) *Anthropologie urbaine*, Armand Colin, 2002
- Rivière C. *L'analyse dynamique en sociologie*, PUF, 1978
- Rivière C. *Introduction à l'anthropologie*, 1995, Hachette, 1999
- Rivière C. *Anthropologie politique*, Armand Colin, 2000

NOTES

1. Par exemple, Bouvier, Coenen-Huther, Le Breton, Rivière, plusieurs de ces auteurs ayant participé conjointement, avec d'autres, aux « Journées d'Etude de la Socio-anthropologie » les 24

et 25 septembre 2003, à la Sorbonne, journées qui accueilleraient également Abeles, Baudry, Dubey, Farrugia, Gras, Jaureguiberry, Javeau, Juan, Moricot, Scardigli, Sélim (pour ne citer que des sociologues ne tenant pas l'anthropologie à distance).

2. Balandier utilise le terme, dans son sens actuel, depuis les années 1970, alors que Cicourel traite d'anthroposociologie fin des années soixante. D'autres auteurs tels que Lahire, Coenen-Huther, Delcroix, Lavenu n'utilisent pas le terme mais mettent en œuvre la socio-anthropologie ; ils font l'objet d'une recension particulière (cf. infra). Cet article peut donc également s'apparenter à une « note critique » mettant en relation les ouvrages des quatre auteurs que nous venons d'évoquer et ceux de : Bouvier, Coenen-Huther, Desjeux, Le Breton, Raulin et de Rivière.

3. Bouvier publie un article très tôt, dès 1984 (cf. bibliographie), puis différents textes sur ce thème. Il crée dès, 1983, une équipe « Socio-anthropologie du travail » au sein du Centre d'Etudes Sociologiques alors dirigé par Sainsaulieu, puis une revue baptisée *Socio-anthropologie*. Ilco-organise, avec Alain Gras, les *Journées de la Sorbonne* mentionnées plus haut.

4. Tout en citant plusieurs fois Balandier, Bouvier considère qu'il est plus dans la complémentarité des deux regards que dans le syncrétisme nécessaire, pour lui, à une authentique socio-anthropologie. A regarder des textes comme « *Anthropo-logiques* » (1974) où Balandier traite de parenté et de genres sur le mode sociologique comme symbole mais aussi domination, ou de stratification sociale sur le mode anthropologique comme fait universel, on ne suivra pas Bouvier sur ce point.

5. Le chapitre 3, d'une vingtaine de pages (Bouvier, 2001, 53-71). Pour ne pas trop alourdir notre texte, on ne relèvera pas les pages des citations de ce chapitre.

6. Professeur d'anthropologie à l'université de Paris V et Directeur d'un centre de recherche nommé *Argonautes*.

7. Cf. la bibliographie finale.

8. Javeau écrit cela dans un texte augmentant la réédition (2003, 220) de son ouvrage *La société au jour le jour* initialement publié chez De Boeck, en 1991.

9. A la fin de son *Anthropologie structurale* (p. 441) s'agissant d'anthropologie appliquée.

10. Nous en avons situé ces deux techniques, l'immersion « transparente » et l'entretien, dans deux quadrants très distincts de la méthode en écrivant notre manuel de méthodologie (1999). La socio-anthropologie en général, et les « entretiens successifs » ou de longue durée en particulier, mettent en cause notre typologie. Les mutations en cours exigent une recomposition du champ de la méthode dans nos disciplines.

11. Par exemple, ses note de lecture sur le livre de Bourdieu *La misère du monde* (1993) ou celui de Lahire *Portraits sociologiques* (2002), respectivement dans les éditions du 25/04/2002 et du 26/02/1993 du journal *Le Monde*.

12. Dans une recherche sur les médecins, Bernard Hours qualifie d'anthropologique la technique des entretiens répétés (*Socio-Anthropologie* n°5). Dans un autre texte sur les militants du P.C.F., Paton (*Socio-Anthropologie* n° 11) procède également de la sorte. Seule cette technique approfondirait suffisamment le regard pour traiter d'un tel sujet.

13. Les deux livres paraissent à deux mois d'intervalle : en novembre 2001 pour le premier, en janvier 2002 pour le second. Coenen-Huther avait déjà publié un livre sur l'observation participante (1995).

14. Voir la conclusion, pp. 235-45 ou Coenen-Huther cite l'ouvrage Glaser et Strauss *The discovery of the Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*.

15. Passages respectivement pp. 50, 242, 142 et 106.

16. Voir les différentes forme de catégorisation typique, en particulier la figure, à la fin de notre ouvrage de méthodologie (1999).

17. Darwin est mis en exergue, en tête de chapitre, par deux fois : pp. 389 et 409 du livre de Lahire.

18. Une des enquêtées, réagissant à la demande de préciser le contenu du réfrigérateur, déclare par exemple : « C'est marrant la sociologie quand même ! ».
19. Le comité scientifique gérant la base de données est : C. Bidart, A. Degenne, D. Lavenu et A. Péliissier. Tous les chercheurs de ce comité sont ou ont été membres du Lasmas (CNRS-EHESS-Université de Caen).
20. C'est Daniel Lavenu (CMH-Lasmas-Caen) qui, aujourd'hui (pour peu de temps encore) administre et met à la disposition des chercheurs éventuellement intéressés, cette base de données très spéciale.
21. C'est moins l'aspect longitudinal du travail qui est rare que sa facture à la fois qualitative et quantitative. Les recherches qui, à partir d'un matériau unique (entretiens accompagnés de questionnaires) réalisent à la fois des analyses de contenu et des analyses de données ne sont pas très nombreuses. On peut citer, à titre d'exemple, le gros travail dirigé par Jacqueline Palmade (plusieurs centaines d'entretiens non directifs traités des deux points de vue), travail qui a été répété vingt ans après (Palmade, 2003) avec le même protocole non longitudinal.
22. Merci à Daniel Lavenu de nous avoir, de vive voix, éclairé sur différents aspects latéraux de sa recherche et de nous avoir précisé un point central : en dépit du particularisme que favorise ce type de protocoles, la manière dont s'articulent les différents éléments de l'entrée dans la vie des jeunes semble ne pas être indépendante des normes et contraintes sociales en vigueur, notamment dans la classe populaire (laquelle est surreprésentée, comme souvent, chez ceux qui abandonnent le processus ou que l'on ne retrouve plus). On peut donc dire que, tout comme chez Lahire, dans une investigation très approfondie, le chercheur finit par dépasser les singularités individuelles pour retrouver les transversalités sociales.
23. Merci à Josepa Cuco i Giner qui, lors d'un entretien de longue durée, m'a averti de l'inexactitude du terme « entretien répétitif » : le protocole peut répéter une situation d'interview entre chercheur et acteur mais rien ne se répète en réalité sur le fond puisque deux entretiens ne peuvent jamais être identiques, *a fortiori* entre les mêmes personnes... Comme tout anthropologue, Cuco i Giner est nécessairement sensible aux particularismes, sensibilité qu'elle met d'ailleurs en œuvre dans ses travaux récents (2004).
24. Nous tenons ces propos et cette quantification approximative de l'auteur elle-même qui a accepté de nous en parler, d'ailleurs avec passion. Nous remercions Catherine Delcroix de nous avoir donné ces informations. Son ouvrage (2001) est réédité cette année en *Livre de Poche* (édition augmentée).
25. Un rapide tour sur *Internet* à partir de l'entrée « *repetitiv interview* » donne très peu de sites ou de textes intéressants par rapport aux orientations de notre propos. Signalons tout de même une recherche collective de Canadiens anglophones (du domaine psychiatrique réalisée par Zullino, Conus, Borgeat et Bonsack) indiquant, au plan de la méthode, les taux d'acceptation, par les patients d'hôpitaux en consultation psychiatrique, de participer à une recherche dont l'un des procédés, utilisés dans certains cas, était l'entretien « répété ». Les chercheurs ne donnent aucune autre indication utilisables dans notre perspective. Rien de très intéressant, non plus, avec l'entrée « *deep interview* ».
26. On relevait cette particularité à la fin de notre ouvrage de 1995 où l'on utilise fréquemment le terme « socio-anthropologie » à propos de compréhension et d'explication de la vie quotidienne.
27. Il s'agit là d'une distinction grossière mais, pensons-nous, globalement justifiée, même si certains matériaux qualitatifs peuvent découper le phénomène (observation flottante, analyse documentaire...) et si, inversement, certains dénombrements globaux respectent l'intégralité de l'objet.
28. En revanche, si le matériau est initialement découpé, on ne peut plus réellement reconstituer le sens intégral. On peut donc plus facilement passer du qualitatif au quantitatif que l'inverse.

29. Référent d'ailleurs partiellement paradoxal car si les sociologues du Chicago des années 1920-50 utilisaient en effet des techniques telles que l'observation et l'entretien, avec des protocoles souvent relâchés, en tous cas non systématiques, voire plus journalistiques que sociologiques, on ne peut en dire autant de tous les chercheurs dont on a traité dans cet article.

30. En effet, c'est une question de transitivité : si $SA = S$ et si $SA = A$, alors $S = A$.

RÉSUMÉS

Cet article tente de décrire les aspects méthodologiques des recherches dites « socio-anthropologiques ». Il montre le processus de rapprochement de l'observation et de l'entretien, pratiqué par certains protocoles de recherche dans le contexte des sociétés contemporaines, notamment avec les entretiens très approfondis : des entretiens prolongés par des rencontres répétées avec la même personne. En comparant les approches diachroniques et synchroniques de ces études par entretiens prolongés dans différents ouvrages récents, on peut dire que la distinction entre la sociologie qualitative et l'anthropologie étudiant des champs modernes perd sa pertinence. La conséquence du recouvrement de la sociologie et de l'anthropologie est la création d'un nouveau champ pour les sciences humaines, peut-être d'un nouveau paradigme ou d'une nouvelle discipline.

“Social Anthropology” – Field, Paradigm or Discipline? Particular views about prolonged or observational interviews: This article attempts to describe the methodological aspects of what is called « socio-anthropological » research. It describes the process of “rapprochement” between observation and interviewing in certain research protocols in the context of contemporary societies, particularly in the case of in-depth interviews : interviews over a long period of time with the same person. Comparing the diachronic and synchronic approaches of these studies with extended interviews, as presented in several recent books, we can say that the distinction between qualitative sociology and anthropology in modern research fields loses its relevance. The consequence of this sociological and anthropological overlap is the creation of a new field of human sciences, and perhaps a new paradigm or discipline.

INDEX

Keywords : Interviews Over Long Periods of Time, Observational Interviews, Socio-Anthropology

Mots-clés : Entretiens de longue durée, Entretiens d'observation, Socio-anthropologie

AUTEUR

SALVADOR JUAN

Lasmas, Université de Caen ; salvjuan@noos.fr